

Etats d'âme / Paul Magnette

PAR FRANCIS VAN DE WOESTYNE

Rendez-vous

A la source de l'engagement. Il y a deux semaines, nous lançons un nouveau rendez-vous à nos lecteurs: des rencontres intimistes avec des personnalités du monde politique, culturel, économique... dont nous cherchons à comprendre les aspirations profondes: ce qui les inspire, ce qui est à la source de leur engagement, ce en quoi ils et elles croient, ce qu'ils et elles veulent vraiment faire de leur vie. Après un premier entretien avec **Charles Michel**, place à **Paul Magnette**.

Bio express

1971. Naissance à Louvain, le 28 juin.

2000. Maître de conférences à l'ULB, professeur invité à l'Institut des sciences politiques à Paris et Bordeaux.

2007. Ministre wallon de la Santé, de l'Action sociale et de l'Egalité des chances. Il sera ensuite ministre fédéral de l'Energie. **En 2012**, il est élu bourgmestre de Charleroi et désigné président faisant fonction du Parti socialiste. **Depuis 2014**, il est ministre-Président du gouvernement wallon.

“J’ai fait ma première grève in utero”

Quel a été le moteur de votre action, académique d'abord, politique ensuite ?

C'est l'environnement familial. J'avais des parents qui étaient très engagés politiquement, très militants, même s'ils n'ont jamais eu aucun mandat. Ils étaient "post-soixante-huitards" : je suis né à Louvain, mes parents étaient toujours étudiants. Ils ont participé à tous les grands combats sociaux et politiques des années 70 : manifestations pacifistes, soutien aux boat-people, à l'Erythrée. J'ai fait ma première grève in utero : ma mère a mené une action en faveur des étudiants étrangers, alors que j'étais encore dans son ventre.

Vos parents étaient bien ancrés à gauche

Oui. Ma mère n'a jamais adhéré à aucun parti, mais elle a créé les premières boutiques de droit. Mon père a fondé les premières maisons médicales. Il est devenu communiste sur le tard, il a adhéré au parti. Mais il est mort très jeune, il avait 39 ans. J'avais 17 ans.

Vous parliez politique avec lui ?

Énormément. Nous parlions surtout de politique internationale. Je me souviens des murs de notre maison, où

trônaient des affiches pour la Palestine. Et de la bibliothèque, où il y avait beaucoup de livres politiques.

Votre premier engagement personnel ?

C'était en 1986, lors de la campagne "Touche pas à mon pote". J'ai fait signer des pétitions, vendu des badges avec la main. J'étais révolté contre la montée de l'extrême droite, très concerné par la lutte contre l'apartheid. C'était un engagement politique mais pas dans un parti. J'ai pas mal caboté entre Ecolo, le PS et le PC. J'ai été beaucoup influencé par Jean-Claude Raillon, un professeur de français à l'athénée de Gilly. Un grand intellectuel communiste qui a fasciné des générations d'étudiants.

Mais vous choisissez plutôt la carrière académique...

J'ai fait Sciences politiques dans l'espoir de faire l'école de Lille, car mon rêve était de devenir journaliste. Mais je n'ai pas eu d'opportunité et l'on m'a proposé de rédiger une thèse. Je suis de-

venu assistant, puis professeur.

Puis c'est Elio Di Rupo, déjà président du PS, qui vous a repéré...

Oui, en 2007, il cherchait une personne capable de désamorcer la crise politique à Charleroi. Trois semaines plus tard, il m'a proposé de devenir ministre au gouvernement wallon. Cela devait durer dix-huit mois : cela fait dix ans, j'y suis toujours.

Quelles sont les personnalités qui vous ont inspiré dans votre action politique ?

Je suis très italophile. J'ai toujours été fasciné par Enrico Berlinguer, qui fut secrétaire général du PC italien. J'ai admiré son intelligence, la finesse de son analyse, son audace remarquable. J'ai toujours admiré Michel Rocard aussi, je l'ai souvent rencontré : brillant, drôle, intelligent. Il avait toutes les qualités du monde, malheureusement toujours présenté comme le "loser" face à François Mitterrand.

Et parmi les personnalités actuelles ?

J'avoue que je trouve le personnel politique un peu triste. Tout le monde a été fasciné par Obama et moi le premier.

Mais aujourd'hui, je ne vois pas.

Vous n'avez jamais regretté votre choix ?

Oh si, évidemment ! D'ailleurs, je retourne enseigner quand je le peux. La semaine dernière, j'ai donné un cours à Sciences Po, à Paris, là où j'ai enseigné pendant dix ans. C'est une maison formidable à laquelle je reste très attaché. Il y a quelques années, Strauss-Kahn donnait cours dans l'auditoire voisin : j'allais l'écouter, c'était un professeur brillantissime. Évidemment, sa chute a été bru-

taie. Mais les étudiants de droite et de gauche étaient captivés par ses cours.

De quoi leur avez-vous parlé, la semaine dernière ?

Du Ceta, évidemment... Cela continue à fasciner les Français.

Retournez-vous un jour dans l'enseignement, totalement ?

Je préfère un mixte : politique et enseignement.

La génération politique actuelle peut-elle se soustraire totalement de la responsabilité de la montée du populisme ?

Non, évidemment. Nous avons des responsabilités. Je dirais que l'on doit redevenir "populistes". La protestation mo-

rale contre le capitalisme, on ne l'a pas assez portée. Dans beaucoup de choses que dit Melenchon, il y a des choses justes, même si ses formules sont très "choc". Il a raison quand il dit que le monde économique est plus dirigé par des financiers que par des industriels. C'est cela, le problème fondamental. C'est ce qui révolte les gens. On doit donc endosser cette révolte. Mais on doit aussi être exemplaires.

Le pouvoir corrompt, nécessairement ?

Non, pas du tout. Je pense être resté intègre, totalement. Il ne faut pas non plus faire des fautes actuelles une généralité. Je vois tellement de militants idéalistes, désintéressés. Malheureusement, il y a toujours des "Rastignac" qui entachent tout le système. Mais les gens, les révoltés mettent tout dans le même sac : les banquiers, les financiers, les politiques, les journalistes... Le phénomène de désintégration politique n'est pas terminé.



Découvrez un extrait de l'entretien en vidéo dans la Sélection de LaLibre.be

“Je suis athée mais aussi déiste”

Dans ses derniers vœux aux Français, François Mitterrand avait dit: “Je crois aux forces de l’Esprit”. Pourriez-vous dire la même chose ?

Je suis déiste. Agnostique, c’est trop facile. Je suis athée mais aussi déiste. Il y a tellement de mystères dans le monde que donner à tous ces mystères le nom de “dieu” est un choix qui n’est pas incohérent. Je pense que “Dieu” est le nom que l’être humain a donné à son angoisse et à son incapacité à expliquer le sens du monde. J’ai des amis d’enfance qui se sont retrouvés dans des convictions religieuses : je constate que cela les structure. Il y a des gens qui ont besoin de cela. Je peux les comprendre. Ils se raccrochent à des préceptes qui ont une certaine sacralité. Certaines valeurs religieuses sont proches d’un humanisme transversal.

Vous croyez en...

Je crois en l’Homme, malgré tout. Je crois plus en l’Homme qu’aux humains.

Quelle est votre vie spirituelle ?

Le rapport à la nature est pour moi un lien très important. J’aime me promener, seul de préférence, dans la nature. Les arbres, les feuilles, les odeurs, les chants, le soleil, les lumières, les atmosphères... c’est tellement puissant. Je me suis disputé avec un ami Ecolo qui m’avait dit: “Je ne serai jamais socialiste parce que vous n’êtes pas capable de sentir la beauté de la nature.” C’est faux évidemment. Quand j’ai du temps, je marche dans la formidable forêt wallonne. J’aime aussi beaucoup me promener en ville. J’ai beaucoup marché en montagne, avec des amis. C’est tellement beau. La

beauté naturelle est saisissante. Cela a, précisément, quelque chose de déiste.

On dit qu’à Charleroi, la franc-maçonnerie permet de conclure beaucoup d’accords politiques...

Je ne sais pas. J’ai été approché mais je ne suis pas franc-maçon. J’ai du respect pour les francs-maçons. Comme déiste, je pourrais tout à fait m’y retrouver. Mais je n’ai pas le temps de m’y engager sérieusement et je n’en ai, à aucun moment, ressenti la nécessité. En tout cas, je n’y entrerais jamais pour des raisons opportunistes. J’ai parfois été invité à faire des “planches” mais comme invité extérieur. Il y a une très belle fraternité. On y rencontre des profils très différents, très intéressants. Mais là où j’ai été invité, il n’y avait que des hommes, ce qui me paraît un peu bizarre. Mais je vois bien ce que les réflexions peuvent apporter aux participants.

Quelles sont les valeurs auxquelles vous croyez, celles que vous cherchez à transmettre à vos enfants ?

La justice, la dignité. Dans l’homme - c’est pour cela que j’y crois - il y a une faculté d’indignation assez extraordinaire face à l’injuste. On voit déjà cela chez le petit enfant.

Ce sont aussi les hommes qui provoquent l’injustice...

Oui, tout le temps. A Paris, la semaine dernière, assis à une terrasse, je regardais “un petit con” commander un cocktail à un jeune serveur qui n’avait pas d’autre choix que de travailler pour payer ses études. Le “petit con” traitait l’autre jeune avec un mépris souverain. J’avais juste envie de lui mettre une paire de claques.

Mais vous n’avez pas

bougé...

Non. Mais je déteste le mépris de classe. Mon engagement contre l’injustice, et en particulier contre le racisme, demeure quelque chose de viscéral. Mon entourage me le reproche, parfois.

Quand vous ressourcez-vous ?

En politique, il y a beaucoup de temps morts. Entre les réunions, entre les questions au parlement, il y a des pauses. Ce sont de bons moments pour réfléchir. J’ai toujours un essai dans ma serviette.

Lequel, pour l’instant ?

Le dernier essai de Raffaele Simone, sociologue italien, sur la démocratie. J’ai besoin de cette nourriture régulière.

Avez-vous le temps de passer du temps en famille ?

C’est capital. Mon fils aîné a 20 ans, mes deux filles 17 et 15 ans et mon petit dernier a 3 ans. Les grands ont déjà leur vie. Les moments en famille sont déjà plus rares.

Vous leur parlez de politique ?

Je n’amène pas le sujet. C’est déjà assez envahissant comme cela. Mais parfois les enfants en parlent.

Quel est, pour l’instant, le meilleur moment de votre vie ?

Le vrai moment de bonheur, c’est mon dimanche en famille dans la cuisine quand il n’y a pas un plateau télé ou une réunion d’urgence. Je me suis fait construire un petit four à bois. J’allume le feu, j’y cuis du pain, des poulets, des lapins. Cela donne une belle atmosphère. La cuisine est le lieu de rassemblement.

*“Je pense que
‘Dieu’ est le nom
que l’être humain
a donné
à son angoisse.
PAUL MAGNETTE*

*Du côté de chez Proust...***Votre vertu préférée ?**

La justice.

La qualité que vous admirez le plus chez un homme ?

La tempérance.

Chez une femme ?

Je ne fais pas de différence...

Votre principal défaut ?

J'en ai plein... Disons l'impatience.

Votre principale qualité ?

L'obstination.

Votre rêve de bonheur ?

Le bonheur, on ne l'identifie qu'après coup.

Quel serait votre plus grand malheur ?

Perdre un enfant.

Ce que vous voudriez être ?

Je suis heureux du sort qui est le mien.

Votre auteur préféré ?

J'ai une grande passion pour Pasolini.

Votre compositeur préféré ?

J'adore Ravel.

Votre héros dans la fiction ?

Zuckerman, le double de Philippe Roth.

Ce que vous détestez par-dessus tout ?

La mesquinerie.

Le don que vous auriez aimé avoir ?

L'ubiquité.

Comment aimeriez-vous mourir ?

Dans mon sommeil.

La faute chez les autres qui vous inspire le plus d'indulgence ?

J'ai beaucoup d'indulgence, je ne porte pas beaucoup de jugement moral.

Une devise ?

Non, pas vraiment.

Quelques phrases fétiches ?

Une phrase de Rousseau : "Entre le faible et le fort, c'est la loi qui libère et la liberté qui opprime."

*“Je suis athée
mais aussi déiste”***Quel est le sens de la vie ?**

Ah... Bonne question. Je ne sais toujours pas. C'est dans les moments difficiles que la question apparaît. Avec les vies politiques qu'on mène, on a le luxe de ne pas se poser la question.

Pensez-vous à la mort, parfois ?

Oui, très souvent.

Qu'y a-t-il après la mort ?

Je n'en sais rien. J'ai perdu mon père très jeune. Cela s'est produit il y a trente ans, mais cela reste une plaie ouverte. On vit dans le cœur des gens qu'on a aimés.

Quels sont vos refuges ?

Je crois à la famille et aussi à la famille adoptive que sont les amis. Les amis, c'est de l'amour. Je suis très attaché à l'amitié. J'aime les coups de foudre en amitié. Je me souviens m'être dit : lui, il va devenir un ami. Comme dit Montaigne à propos de La Boétie : parce que c'était lui, parce que c'était moi. On ne peut pas expliquer pourquoi ces coups de foudre se produisent. Avec mes amis, on forme une joyeuse bande très importante pour moi. On continue à célébrer la mémoire de l'un, de l'autre, avec tristesse, mais aussi avec un peu de joie. C'est une manière de survivre.